

Mandrik

Roman

Denis Vauzelle



Mandrik

Du même auteur

La Cathédrale et le Secret des Templiers, Éditions Royer, 2004

Le Grimoire de l'Alchimiste, Éditions Royer, 2005

L'Or des Templiers, Éditions Tempora, 2008

Le Crime de la porte d'Orient, Artège, 2009

© Octobre 2012, Éditions Artège

ISBN : 978-2360-40112-3

ISBN pdf : 978-2360-40356-1

Éditions Artège

11, rue du Bastion Saint-François

66000 Perpignan

Denis Vauzelle

Mandrik

Roman

ARTÈGE

Forteresse médiévale de Klarhenberg

28 septembre 1984

Les doigts s'agitèrent entre les pierres, juste au-dessous de la tête d'un diable dont la langue pendante était presque entièrement recouverte de fientes d'oiseaux.

Cette main tendue, Piquois d'Artusse ne la reconnut pas et songea qu'au bout du compte il ne savait pas grand-chose d'un homme entre les mains duquel, justement, il avait remis sa propre existence puisqu'elles étaient censées le garantir d'une chute dans le vide, estimée à six cent cinquante-cinq mètres. Un gouffre. Le gouffre de Klarhenberg.

Ce qu'il aurait pu faire, avant, mais il était trop tard, c'était examiner ces mains, voir d'un peu plus près à quoi elles ressemblaient. Elles étaient différentes, différentes de toutes celles qu'il avait vues jusqu'à présent.

Piquois d'Artusse sentait la panique le gagner. Et si ce n'était pas la main de Vercollier, cette main figée dans l'ouverture de la muraille ? Figée, mais insistante, remuante, entre la langue immonde et son bonnet noir de monte-en-l'air d'un soir.

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

Là, c'était bien la voix de Vercollier.

Piquois d'Artusse attrapa la main et se sentit soulevé. Il n'en pouvait plus. Son bonnet caressa la pointe merdeuse de la langue de pierre, seul accroc à cette montée vertigineuse.

Il était maintenant à l'intérieur de la forteresse mais refusa l'aide de Vercollier pour se remettre d'aplomb sur ses jambes et préféra se laisser glisser au sol. Une manière, aussi, peut-être, d'éviter les effusions car Piquois d'Artusse serait volontiers tombé dans les bras de Vercollier qui avait tout organisé et planifié. Le féliciter et le remercier, le temps de se remettre sur pieds ; adresser à Vercollier un regard luisant de reconnaissance, c'était bien la moindre des choses :

– Merci, merci... Votre réputation n'est pas usurpée. Bubendorfer n'aurait pu mieux faire. Nous sommes saufs, entiers, nous avons fait le plus dur. Merci !

Les mots étaient sortis en cavalcade de la bouche de Piquois d'Artusse – tourbillonnants, prêts à refaire le chemin inverse et dégringoler l'a pic vertigineux jusqu'au fond du gouffre – les bras levés en guise d'oriflammes pour célébrer l'exploit de Vercollier. Celui-ci, modeste, répondant qu'il ne fallait pas parler si fort, se méfier de l'écho et garder ses forces pour la suite. La descente, oui, déjà. Pas le moins compliqué la descente d'un rocher pareil, contrairement aux idées reçues. Que, de toute façon, il avait été payé pour cela.

Un brave type Vercollier, pas fier, de la trempe de Bubendorfer, se félicitait Piquois d'Artusse. Et nettement moins cher.

– Que dois-je faire du matériel ? demanda ensuite le brave type pas fier pour couper court.

– N'y touchez pas. Nous reprendrons le même chemin, n'est-ce pas ?

Et pourtant, ce chemin vous ne le reconnaîtrez pas, Monsieur, se retint d'ajouter Vercollier en allumant sa lampe de poche.

– Éteignez cette lampe, s'il vous plaît. C'est maintenant mon tour d'ouvrir la voie.

La voie : une galerie s'étendant sur quarante mètres de long et seulement deux mètres de large. Un boyau de pierre pour ainsi dire, avec des arcades assez basses, dont Vercollier – qui mesurait une tête de plus que Piquois d'Artusse – devrait se méfier. Au bout de la galerie, un escalier de six ou sept marches, puis une porte et derrière cette porte... Piquois d'Artusse savait très bien quel lieu étrange ils allaient découvrir derrière cette porte.

Ouvrir la voie, se déplacer, avancer dans la galerie et se rapprocher de la grille de fer, Piquois d'Artusse y songeait mais ne s'estimait pas encore assez solide sur ses jambes. Elles tremblaient un peu, ses mains aussi, car il ressentait l'enivrement de l'aventurier qui revient dans un lieu qu'il n'a pas visité depuis longtemps, qu'il n'a jamais visité, où il aurait mieux valu d'ailleurs qu'il ne mît jamais les pieds.

– Je pourrais peut-être vous attendre près du matériel? suggéra Vercollier.

– Combien de fois devrais-je vous le répéter? Si nous n'allons pas, en même temps, au même endroit, Mandrik va choisir de rester avec vous. L'inconnu lui fait peur.

Mandrik, c'était la première fois que Piquois d'Artusse prononçait son nom. Il lui avait échappé. Aventurier surexcité ou gibier tracassé? Un peu les deux à la fois, sans doute. Il fallait qu'il se reprenne. Vercollier ne savait rien, ou presque concernant Mandrik. Il avait dû réfléchir sur la raison de sa présence mais trouvait sans doute gênant de poser des questions. Mandrik était cette voix qui, dès qu'ils avançaient, s'attachait à leurs pas et se mettait à psalmodier les phrases d'un livre inconnu et qui ne répondait jamais quand on s'adressait à elle.

La galerie aux arcades basses était vide.

Piquois d'Artusse regardait sa montre en secouant la tête, la regardait encore. Il faudrait patienter un certain temps dans la galerie. Ils étaient arrivés trop vite.

La Trilogie

Librairie d'Issy-les-Moulineaux

3 novembre 1992

J'avais toujours pensé que les séances de dédicaces étaient réservées à des auteurs de talent, sinon connus du grand public. Aussi, avais-je été assez surprise de recevoir un coup de téléphone d'une certaine Clarisse Petitjean pour venir signer mon livre, un samedi matin, à *La Trilogie*, le nom de sa librairie. Je déclinai d'abord l'invitation en expliquant que je ne comptais pas parmi les écrivains en vue, que je n'étais peut-être même pas écrivain, et que mon livre abordait des thèmes tous plus inquiétants les uns que les autres. Nous pourrions sans doute attendre un peu, Clarisse et moi, ne pas amener le voisinage, garder le silence le plus longtemps possible. Et puis, les gens apprendraient à me connaître, j'écrirais des choses plus légères, *La Trilogie* ne fermerait pas du jour au lendemain.

Mais, Clarisse avait lu le *Crime de la porte d'Orient*. Elle avait été emballée par le récit trépidant de mes aventures commencées dans un cimetière de Budapest pour se terminer dans un coin perdu de la Hongrie à l'intérieur d'un vieux

château en ruines où le comte de Saint-Germain avait été torturé, où j'avais moi-même subi les outrages d'un déserteur de l'armée russe, d'un gynécologue « anti-avorteur » et d'un vieil aristocrate amateur d'énigmes, et Clarisse en avait parlé autour d'elle de cette histoire. La clinique psychiatrique, la forteresse de Balphas, le sanctuaire de Wewelsburg, la cachette de Maître Ancel, les égouts de Fötuvar, tous ces lieux lui étaient familiers et je n'avais pas voulu la décevoir. Vous verrez, il y aura du monde, avait-elle pronostiqué.

J'arrivai à la librairie d'Issy sur la pointe des pieds ne sachant trop comment me présenter. Je suis Anne-Clémence Meleister, ne vous dérangez pas pour moi, je reviendrai plus tard, et je fixai des yeux une énorme pile de livres que je renverrais si on me poursuivait.

Je m'en vais!...

Une main s'était alors posée sur la pile, délicatement, ongles longs et vernis noir comme s'ils absorbaient l'encre des livres.

– Je suis Clarisse Petitjean.

Les yeux verts de la libraire me rappelèrent le ciel crépusculaire des soirs d'automne de Budapest. Je devinais chez cette jeune femme une compétence intuitive sur tout ce qui touchait la chose écrite.

– Vous lisez tous les livres?

– Quelques pages, la quatrième de couverture, la première et la dernière phrase, mais vos aventures m'ont tout de suite captivée et j'aurais beaucoup de questions à vous poser. Je n'avais pas aimé un livre à ce point depuis *Sarah Ida* de Clyde Robert Bulla et parce que ma maman me le lisait, le soir, quand elle rentrait de l'hôpital.

Mon cœur bombait en saillie sous mon chemisier blanc et malgré cet emballement je n'arrivais pas à me sentir bien. L'impression de participer à une mascarade demeurait la plus forte. Je ne doutais pas que Clarisse fût sincère mais cela n'était pas censé faire de moi un animal de foire que les gens viendraient

voir avec curiosité, tels certains messieurs désireux de se rendre compte si l'auteur ne mentait pas à propos d'un trait physique de l'héroïne vanté dans le livre : les seins superbes d'Anne-Clémence Meleister.

– Vous ne serez pas toute seule, j'ai invité Pascal Dutonet. Il fait partie du conseil municipal. Je n'ai même pas retenu le titre de son livre, mais votre expérience de la diplomatie devrait vous permettre de ne pas me tenir rigueur de cette contradiction, conclut Clarisse d'une seule traite comme si elle venait de se rappeler la phrase d'un livre qu'elle avait lu.

Savait-elle seulement, Clarisse Petitjean, que j'avais démissionné de mon poste à l'ambassade de France en Hongrie et de toutes les ambassades de France n'importe où dans le monde par la même occasion ? Six mois, jour pour jour, après les événements de Fötüvar, dont la moitié passée en arrêt maladie, frôlant la dépression nerveuse, obsédée par la photographie que mon beau-père avait refusé de m'envoyer par la poste, et ne fournissant aucune explication à Monsieur l'ambassadeur sur les raisons de mon départ.

Je n'étais plus tout à fait moi-même, le changement avait sauté aux yeux de Son Excellence. Je ne lui avais pas raconté les choses atroces survenues dans l'appartement du second secrétaire, dans le hall de la clinique psychiatrique encerclée par les « ours blancs », dans les égouts de Fötüvar avec le déserteur de l'armée russe, dans la chambre d'armes, dans... Je voulais partir et Monsieur l'ambassadeur ne fit rien pour me retenir. Bertrand Couzinet, le second secrétaire, s'était mis en quatre pour faciliter toutes mes démarches et les détails administratifs liés à mon rapatriement. Possédé, ennuyé par un sentiment de culpabilité qui le faisait se sentir responsable de tout ce qui était arrivé, Couzinet avait cherché à se rendre utile. S'il avait su ce qui s'était passé avec le vagabond des égouts ou avec ce prince qui n'avait rien de charmant, il se serait peut-être moins agité et n'aurait pas mis longtemps à oublier les

petits détails scabreux de la partie fine à laquelle il avait voulu me convier le jour de son anniversaire.

J'avais commencé à écrire sur les événements de Buda, Pest et Fötuvar dès mon retour à Paris. Cela m'avait paru facile de raconter, simplement, une histoire extraordinaire dont j'étais l'héroïne. J'avais laissé fuser sur les pages blanches de mes cahiers des jets d'encre bleue en imaginant inonder les ruines du château, nettoyer les égouts, noyer la vermine... Un bel exercice cathartique ! Le directeur de collection de la maison d'édition à laquelle beau-papa m'avait recommandée n'en était pas revenu. Il avait d'abord douté qu'il puisse s'agir d'une histoire vraie, puis s'était renseigné sur Romuald Kosmidrowiez, écrivain français tombé dans l'oubli, mais dont il serait peut-être judicieux de rééditer l'œuvre puisque, n'est-ce pas, si je n'inventais pas, j'étais l'ayant droit de l'écrivain collabo. *Oui, écrivain collabo, vous voyez un autre mot ?* Par la suite, convaincu de la véracité de mon récit – il avait dû téléphoner à l'ambassade –, il m'avait proposé de modifier certains patronymes pour ne pas mettre en cause le personnel diplomatique. *Vous vous doutez bien que nous n'aurions rien à gagner à aller en justice face à ces gens-là.* Gnan, gnan, gnan... Quelle prudence de chat ! Il était plus facile d'insulter les morts que de se colleter aux vivants, même les pires, les salauds, les violeurs. Le directeur de collection avait enfin pris contact avec un membre influent du comité directeur d'une chaîne de télévision pour convenir d'un reportage à Fötuvar sur le fameux cercueil de plomb du comte de Saint-Germain.

J'avais objecté que tout n'était peut-être pas vrai, qu'il était inutile de prendre chaque détail au pied de la lettre. Je n'avais pas travesti la réalité, simplement, mécaniquement, j'avais choisi d'établir une distance entre l'héroïne et la narratrice en utilisant une pointe d'humour pour donner un tour moins tragique et cruel aux événements décrits. Donc, il fallait publier le manuscrit dans la collection « romans » plutôt que dans celle des « récits », et il